

Le mal

Introduction

Que sommes-nous venus entendre ou voir ? Un peu d'horreur, d'atrocités, de scandales ? Verser quelques larmes de compassion... ? Les actualités fournissent tous les jours leurs lots de souffrances et de quoi nous indigner, dans nos banlieues proches et sur tous les continents. Quel écho aurait cette même conférence ce soir à Damas sous les bombes, ou dans le désert d'Afghanistan hanté par Al Quaida, au Niger où espèrent des otages, dans les quartiers coptes du Caire, dans les bidonvilles de Buenos-Aires ou de Bombay ? Cherchons-nous des explications ? des solutions politiques ? Des pistes d'action ? Une consolation ?

J'ai bien peur que vous ne soyez déçus. Car vous venez ce soir, sans doute, avec une question qui vous tourmente, peut-être une situation particulière. **Le mal est une énigme universelle** qui touche chacun mais **que personne ne peut résoudre, pas même Dieu**. Qui cherche à regarder le mal en face s'expose à désespérer. Le risque est réel, car le mal fait mal, il isole, il tue. La haine entraîne la haine et la soif de vengeance. Le mal contagieux s'étend, il se multiplie et submerge tout à la vitesse d'un tsunami. Chacun se sent vulnérable. Il est dangereux de regarder le mal.

Avec le Christ, nous osons pourtant défier le mal et le regarder en le dénonçant. Quelle espérance puisons-nous ainsi dans le Christ pour affronter les forces du mal avec lui ? La croix ne résout pas l'énigme du mal, mais nous croyons qu'en Jésus crucifié, Dieu vient habiter de sa présence la souffrance des hommes, habiter votre propre souffrance, votre propre question. Nous ferons ce soir un détour par la croix du Christ. Dieu nous attend tous au tournant de la croix de son Fils. « *Je ne veux rien savoir que Jésus Christ et Jésus-Christ crucifié,* » dit saint Paul. (1 Co 2, 2)

Ce que nous ne ferons pas ce soir : peu ou pas de philosophie, pas de psychologie, pas même de morale. Je vous proposerai un moment théologique suivi d'un moment spirituel pour un appel à la conversion sur notre chemin de Pâques.

Plan en quatre parties :

1. Les différentes formes du mal et ses ruses pour séduire l'homme
2. Face au mal, Jésus, homme libre, le Fils au combat.
3. Au commencement, l'amour créateur de Dieu. Le mal ne fait pas partie du plan de Dieu.
4. La vie chrétienne s'inscrit dans le combat de Jésus vainqueur

I - Les différentes formes du mal et ses ruses pour séduire l'homme

Permettez-moi de commencer par un souvenir personnel, celui de ma profession de foi de petite fille, à l'âge de 11 ans, à Toulouse. Nous sourions parfois de ce rituel qualifié aujourd'hui de désuet, dépassé ou bizarre, mais je sais et peux témoigner devant vous ce soir de ce que produit comme vie et comme joie en moi ce geste inaugural posé avec la confiance d'un cœur d'enfant, il y a 50 ans. La main étendue, posée sur l'Évangile, j'ai dit alors devant la grande assemblée : « *Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus Christ pour toujours.* »

Entendons en écho le premier appel de Jésus au début de l'Évangile de Marc : « *Convertissez-vous et croyez à l'Évangile* ». (Mc 1, 15) Retournez-vous, et croyez ! Nous verrons que cet ordre chronologique n'est pas le dernier mot de la foi. Il faudra un autre retournement pour un salut plus radical que notre pauvre petite conversion.

Qu'est-ce que le mal ?

A défaut de pouvoir le définir, nous en faisons tous l'expérience, une expérience amère et multiforme. Il nous arrive malheur ; il nous arrive de commettre du mal. Nous pouvons constater les ravages du mal en nous, autour de nous et nous éprouvons une étrange complicité, une connivence même. Nous criions comme saint Paul : « *Je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je*

ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais. (...) Ce n'est pas moi qui agis ainsi, mais le péché qui habite en moi. (...) Vouloir le bien est à ma portée, mais non pas l'accomplir, puisque le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais. (...) » Qui me délivrera de ce corps qui appartient à la mort ? » (Rm 7, 15-25)

« Tu n'es pas assassin ? Tu n'as volé personne ? Tu n'es pas adultère ?... C'est juste l'occasion qui t'a manqué, » aurait dit un jour saint Augustin, exaspéré par des chrétiens qui lui reprochaient de faire bon accueil aux voyous et aux pécheurs. Il suffirait d'un rien pour que nous basculions dans l'horreur, cela ne vaut pas que pour les autres. Un peu d'humilité ! Nous sommes tous concernés. Commençons donc par retirer la poutre qui est dans notre œil, nous pourrions alors, peut-être, voir clair pour ôter la paille qui est dans l'œil de nos frères. (cf Lc 6, 41-42)

Il y a deux grandes formes de mal :

- ◆ *La souffrance*, celle que Georges Hourdin qualifiait de « malheur innocent » ; séismes, handicaps, maladies, maltraitance des enfants, deuil cruel...
- ◆ *Et le mal volontaire*, destructeur et responsable, le péché personnel et le mal structurel, politique : les systèmes de barbarie organisée, nazisme, bolchevisme, libéralisme financier, religion du profit, terrorisme...

Deux formes différentes, à ne pas confondre, mais qui souvent se croisent et s'alimentent. Elles ont toutes deux le même impact, la même terrible conséquence : faire mourir. Elles tuent la personne, démembrant le groupe, minent les relations, détruisent l'équilibre, maltraitent la justice. Le mal conduit au néant. Son illusion est de faire croire qu'il construit. Or il ne connaît que le goût de mort.

On pourrait croire que le mal est forcément laid, repoussant, hideux, à l'image des dragons crachant le feu, des gargouilles grimaçantes ou des démons pitoyables aux tympanes de nos cathédrales. **Or, le mal est le plus souvent beau et fascinant.** Lucifer avance masqué, en habit de lumière, pour nous séduire et nous captiver. Jésus lui, aura des paroles rudes et viendra nous libérer. Saint Ignace commentant les trois tentations de Jésus au désert, relève les ruses du malin. (cf. Lc 4, 1-13)

- L'attrait pour les richesses, toujours au commencement : avoir, posséder, maîtriser. Et cela immédiatement. « *Transforme ces pierres en pains* ». Il y a une violence du mal qui exige l'immédiat. Or, Dieu est patient, il attend, redonne sa chance, temps du long mûrissement du grain lentement transformé en pain.

- Les honneurs mondains la vanité du pouvoir qui produisent la posture de domination. Le diable promet ce qu'il n'a pas, illusion du pouvoir dominateur qui conduit à l'orgueil séparateur. Jésus ne surplombera personne, il n'élève pas en rabaisant, au contraire.

- L'orgueilleux ne compte que sur lui-même, il s'enferme dans la suffisance, il n'a plus besoin de personne. Même pas de Dieu. Le diable promet l'insensé : s'il se jette du haut du temple, l'homme ne mourra pas. Mensonge. Mais, Jésus l'affirmera par toute son existence : l'ennemi le plus dangereux de l'homme n'est pas la mort. Il y a bien plus mortel que la finitude. Jésus donnera sa vie pour que l'homme vive.

Le mal est donc séduisant mais il ment. Ignace apprend à ses compagnons à le reconnaître « *à sa queue de serpent* ». Déguisé en bien, le mal fait mal. Toujours. Il s'agit donc de discerner.

L'arme principale du malin est le mensonge. Le serpent veut nous faire croire qu'un peu d'mal ne fait pas d'mal : un moment de honte est vite bu, un p'tit mensonge par ci, une p'tite infidélité conjugale par là, ça donne du sel à la vie. Ni vu ni connu. Sans conséquence. Mensonge !

Le serpent prétend qu'il est le maître absolu, le véritable dieu. Il susurre une musique diabolique : « Ne croyez pas tout ce que vous dit Dieu ! C'est faux, faites-vous tout seuls, par vous-mêmes, et vous serez comme des dieux ». menteur, homicide, dit Jésus ! (cf. Jn 8, 44)

Le serpent veut aussi faire croire que Dieu prend plaisir à faire souffrir et mourir. Mensonge ! Il faut dire que nous héritons de quelques siècles de catéchèse doloriste et sacrificielle difficile à digérer. Bossuet, Bourdaloue ont fait trembler des générations de croyants. Comme cette Mamie qui vantait l'amour de Dieu à sa petite fille. « La preuve qu'il a aimé sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, il lui a

envoyé la tuberculose. » Et la pauvre enfant de prier le soir, à genoux dans sa chambre : « Mon Dieu, faites que vous ne m'aimiez pas trop ! » Sourions, mais combien ne se sont pas relevés d'une telle distorsion. Combien de névroses ? Le serpent vient toujours nous tromper et nous nous laissons (bêtement) séduire.

Soyons clairs. En Dieu, il n'y a pas de mal.

« Que nul, quand il est tenté, ne dise : 'ma tentation vient de Dieu'. Car Dieu ne peut être tenté de faire le mal, et il ne tente personne. Chacun est tenté par sa propre convoitise qui l'entraîne et le séduit. Une fois fécondée, la convoitise enfante le péché et le péché, arrivé à la maturité, engendre la mort. Ne vous y trompez pas, mes frères bien-aimés. Tout don de valeur et tout cadeau parfait descendent du Père des lumières. » (Jc 1, 13-18)

Dans cette description du mal et de ses ruses, il y a toutefois place pour une heureuse nouvelle. **Le pouvoir du mal est terrifiant mais il est limité.** Car il ne peut rien créer, il n'a pas le pouvoir de commencer. Il ne peut que décréer ce que Dieu a déjà créé. Son préfixe est « *dé* » : il *détruit*, il *défait*. Il *déstabilise* ce qui est solide, *démolit* ce qui est bâti, *décourage* celui qui a confiance, *déporte* celui qui est en chemin, *désole* celui qui se réjouit, etc. Il jette le trouble et la confusion là où il y a clarté et lumière. Relisons les fruits de l'Esprit et leurs contraires dans Ga 5. N'écoutons pas la voix du malin qui susurre à notre oreille : « Tu n'y arriveras pas, tu es nul, lâche, l'autre est jaloux de toi, ne te fie pas à lui » etc... Dieu au contraire nous dit : « Vas-y, j'ai confiance en toi. Courage, tu peux, si tu veux. Ton frère t'attend, je compte sur toi, je suis avec toi. » Le 'diabolos' est le grand séparateur qui tente de séparer l'homme de lui-même, de son environnement, des autres, puis, de Dieu. Il monte le frère contre le frère, le peuple contre le peuple. C'est le grand destructeur. Mais il ne peut que détruire. De lui-même, il ne peut rien faire de bien. Dieu seul crée.

II. Face au mal, Jésus, homme libre, le Fils au combat.

« Tu as tellement aimé le monde, Père Saint, que tu nous as envoyé ton propre Fils, lorsque les temps furent accomplis, pour qu'il soit notre Sauveur. Conçu de l'Esprit saint, né de la vierge Marie, il a vécu notre condition d'homme en toutes choses, excepté le péché, annonçant aux pauvres la bonne nouvelle du salut, aux captifs, la délivrance, aux affligés, la joie. » (Pr. Euc. IV)

Ouvrons l'Évangile de Marc. Dès le premier chapitre, Jésus est agressé. Dès qu'il paraît, le mal surgit. Ce n'est pas Jésus qui fait du mal, mais le mal ne supporte pas la présence de Jésus. Le mal enrage devant le bien, il n'a de cesse de le combattre. Mais les ténèbres ne saisissent pas la lumière.

Tout commence à la synagogue de Capharnaüm, un homme est possédé d'un démon. Jésus ne négocie pas. « *Sors de cet homme* ». Puis, à la maison, il fait se lever la belle-mère de Simon au lit, avec la fièvre. Le soir, il guérit tous les malades sur la place publique. Le lendemain matin, au lever du jour, Jésus sort prier. « *Tout le monde te cherche* », dit Simon Pierre, le mal prend l'apparence du bien, la renommée de Jésus est immense. « *Allons ailleurs* » dit Jésus résolu à rester libre. Un lépreux surgit de nulle part, Jésus submergé par l'émotion le touche, l'homme est purifié, mais Jésus a pris sur lui sa lèpre, « *si bien qu'il ne peut plus entrer ouvertement dans une ville* ». Heureusement, les foules viennent le rechercher et il entre à nouveau dans Capharnaüm. Là, il pardonne à un paralytique tous ses péchés.

Voilà, en résumé, les premières pages de l'Évangile de Marc. Toutes les formes du mal y sont présentes : mal personnel, physique, spirituel, mal collectif qui s'étend mais Jésus lui barre la route. Le mal est décrit : il entre par la tête, (les mauvaises pensées), puis, il monte sur les lèvres, (paroles mauvaises) et enfin, il se traduit en acte. Péché multiforme « en pensée, en paroles et en action », sans compter les innombrables omissions. Jésus fait face. Au commencement, sa détermination ; au centre, sa prière. Au terme : le pardon.

Dans cette rude bataille, Jésus « *a vécu notre condition d'homme en toutes choses, excepté le péché* ». **Lui-même n'a jamais commencé à pécher**, il n'a jamais cédé à la tentation. Là est la

grande différence avec nous. Car le mal entre en nous, il s'installe et se propage par pollution contagieuse. Mais pour sévir, il a besoin de commencer, de faire son nid en quelqu'un. En Jésus, il trouve la porte fermée et s'est cogné à un mur. Jésus n'a jamais laissé entrer le mal en lui. « *Arrière Satan !* » Nul ne peut entrer dans la conscience qu'avait le Christ, mais nous constatons que le mal n'a jamais réussi à pénétrer en lui. « *Le Christ, c'est l'homme en qui rien ne fait obstacle à Dieu* ». (Jean Sullivan) Ce n'est pas faute d'avoir été tenté. Mais Jésus a toujours dit non. Il n'est pas sans péché (é), mais sans pécher (er) = il n'a jamais commis un seul péché. Résultat, il est effectivement sans péché, mais –excusez le jeu de mots – cela ne s'est pas fait sans mal ! « *L'absence de péché en Jésus n'est pas une inaptitude au mal inhérente à sa nature humaine, elle résulte de l'ensemble de sa vie.* » (Wolfgang Pannenberg) Jamais homme ne fut plus libre, résolu et responsable que Jésus.

Jésus a mené en même temps et en parallèle deux grands combats :

- Une lutte active compétente et compatissante contre toutes les formes de malheur innocent.
- Un combat spirituel contre les démons et le péché responsable.

Et, quand toute lutte fut épuisée, il a traversé lui-même la mort par l'accueil confiant de celle-ci.

1 - Le combat contre le malheur innocent : en Jésus, le Père compatit et guérit.

Jésus n'a jamais donné un sens ou béni la souffrance. Il sait que « *la souffrance en tant que telle isole, déprime, brise les forces de la vie. On ne peut pas dire que ce qui déshumanise est libérateur et rédempteur. Ce que Dieu aime, c'est la foi, l'espérance, l'amour qui demeurent dans la souffrance.* » (Xavier Thévenot)

- Jésus a défatalisé toute souffrance : « *Qui a péché pour qu'il soit né aveugle ? Ni lui, ni ses parents* » (Jn 9, 3)

- Jésus ne perd pas de temps à rechercher les causes du mal, il est « *tout entier dans le remède* », (France Quéré) et se consacre à soulager toute souffrance. Il soigne, il console, il apaise, il guérit, il nourrit, il relève, il délivre la vie, il réconcilie. En toutes choses, il s'applique à restaurer l'homme abîmé, pour que celui-ci retrouve ce visage, portrait de son père. En rendant à l'homme son visage de fils, il dévoile le vrai visage de Dieu : « *Notre Père.* »

« *Rapportez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, et les sourds entendent...* » Lc 7, 22 –

2 - Le combat contre les démons

Jésus ne se trompe pas d'adversaire. Jamais aucun homme ne sera son ennemi. L'adversaire désigné est le diable, ou plutôt, les démons, car « *légion* » est son nom, (Mc 5, 9) Satan le multiple, Dieu est unique. Un langage symbolique et libérateur.

Mais où logent ces démons que Jésus ordonne de pourchasser ?

Le lieu du combat est d'abord notre propre cœur. C'est ce que rappelait le pape François, lors de son homélie inaugurale place saint Pierre. Le chrétien est appelé à protéger la création, les autres, les relations, mais d'abord à se garder soi-même : « *Pour 'garder', nous devons aussi avoir soin de nous-mêmes ! Rappelons-nous que la haine, l'envie, l'orgueil souillent la vie ! Garder veut dire alors veiller sur nos sentiments, sur notre cœur, parce que c'est de là que sortent les intentions bonnes et mauvaises : celles qui construisent et celles qui détruisent !* »

Relisons le chapitre 7 de Marc en entier. Si l'on ne chasse pas de soi les démons du pouvoir, de l'ambition, de la jalousie, un jour, on combat son frère. Jésus ordonne à ses disciples de chasser les démons pour qu'il n'y ait jamais de chasse à l'homme. L'alternative est claire. Aucune négociation.

Jésus déteste le mal mais il aime le pécheur. Pas comme nous, qui, volontiers, tolérons le mal mais manquons facilement d'indulgence envers celui qui commet un acte mauvais. Intraitable avec le mal, Jésus, lui, se montre humain, doux et patient envers l'homme faillible. Il ne domine pas le pécheur, il lui laisse le temps, il lui pardonne ses fautes, le remet debout, il le forme au combat, il marche devant ses disciples. **La foi nous fait passer avec Jésus, d'une vie morale à une vie filiale,** d'une vie selon la Loi, à une vie spirituelle de liberté qui s'ouvre au pardon et à une vie fraternelle.

Stupeur ! Ce combat de Jésus contre les démons est beaucoup plus dur et cruel que le premier contre la souffrance innocente. En apparence, Jésus ne gagne pas, il est vaincu. À la synagogue, les Hérodiens et les pharisiens complotent contre lui parce qu'il veut guérir un homme à la main paralysée. « *Saisi de colère, navré de l'endurcissement de leur cœur, il dit à l'homme « Etends la main ».* (Mc 3, 1-6). Jésus qui est capable de guérir les malades, d'ouvrir les yeux des aveugles n'arrive pas à attendrir des cœurs endurcis. Il se heurte ici à plus fort que lui. Respectueux de la liberté, impuissant à changer les cœurs fermés, il n'est pas pour autant réduit à l'impuissance, il peut continuer à faire du bien. Jusqu'au bout, il posera des petits gestes, comme celui-ci : « *Etends la main ».* Il préférera se laisser tuer plutôt que d'imposer ses vues et d'avoir raison par la force. Il ne rendra pas le mal par le mal, il vaincra le mal par l'amour et le pardon. Jusqu'à l'extrême.

Un troisième combat

Comment se fait-il que cet homme si bon ait été haï et combattu à ce point ?

À la passion, un troisième combat a lieu : le combat contre la mort. Après s'être battu jusqu'au bout contre la souffrance des autres, Jésus accueille sa propre mort des mains des hommes comme un Fils confiant se remet entre les mains de son Père. Contemplons le Christ en croix. « *Comment un drame de haine et de mort, d'injustice et de folie est-il devenu un mystère de vie ?* » demandait Paul VI. Que voyons-nous ? Simultanément, de la haine et un immense amour ; de la violence et une paix inouïe, l'insulte et la tendresse. Les puissances du mal s'acharnent contre l'innocent. Mais le visage de Jésus, sa voix, sa prière, sa douceur, son pardon nous sont offerts. Comme l'a dit le pape François aux cardinaux jeudi 14 mars, dans la Chapelle Sixtine : « *Ayons le courage de marcher en présence du Seigneur avec la croix. Si nous marchons sans la croix, nous sommes mondains, pas des disciples du Seigneur.* »

Il nous faut dissiper un grand malentendu et **innocenter Dieu du mal**. « *Que ta volonté soit faite et non la mienne* » dit le Fils, dans un acte de liberté incomparable. Quelle est donc cette volonté de Dieu ? Le Père veut-il la mort du Fils ? Toute la Bible chante l'amour infini de Dieu pour son peuple, Jésus a passé sa vie à dire l'amour de son Père. Un père peut-il désirer la mort de son enfant ? Non. Ce n'est pas Dieu qui fait périr le fils, c'est nous les hommes, qui l'avons crucifié. Dieu n'a qu'une volonté : **que nous nous aimions les uns les autres**. Comme le Père aime, le Fils aime. Ils partagent cette unique volonté. Jusqu'à accepter la mort.

Le mystère est libérateur. Recevons la passion de Jésus dans sa double réalité.

- « *Se saisissant de lui, ils le tuèrent* » Mc 12, 8 Passivité. La passion est subie.
- « *Ma vie nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne* » Jn 10,18 Activité. Tout est don.

Une passivité et une activité, un malheur innocent et une liberté. Jésus défatalise définitivement le mal. « *L'important n'est pas ce que la vie me fait subir, mais ce que je fais de ce que la vie me fait subir* » disait Jean-Paul Sartre, en stoïcien. Jésus lui, n'est pas stoïcien, c'est dans l'amour de son Père qu'il puise la force du don de lui-même. Pour que le mal soit vaincu, il ne se défend pas, il se livre, marquant à la fois son irréductible dignité d'homme et sa certitude de Fils d'être aimé éternellement par le Dieu des vivants, son Père, en qui aucune trace de mal ni de mort n'existe. Jésus sait que le Père ne peut pas laisser le Fils rejoindre le néant. Il va vers son Père, il se jette dans ses bras. Rien jamais, ni la mort, ni la vie, ni le mal, ni la puissance des ténèbres, rien ne le séparera de son Père. On le voit, ce n'est pas la souffrance du Christ qui nous sauve, mais son amour qui accomplit parfaitement la volonté du Père. Alors que d'ordinaire, la douleur replie l'homme sur lui-même, le Christ Crucifié, lui, se déplie et s'expose entièrement, écartant les bras pour embrasser l'humanité entière. « *Père, pardonne leur, ils ne savent pas ce qu'ils font* ». Lc 23, 34 La vengeance suprême de Dieu sur la violence prend le beau nom de PARDON.

Et Dieu a tenu Parole.

Il a accompli sa promesse comme il l'a toujours fait depuis le commencement du monde. Il ressuscite l'homme Jésus, cet amoureux de la vie et des hommes, le Fils bien-aimé, notre frère

injustement mis à mort. Ses bras étendus de frère livré embrassant les ennemis réconcilient l'humanité avec Dieu.

« *C'est lui, en effet, qui est notre paix. De ce qui était divisé, il a fait une unité. Dans sa chair, il a détruit le mur de séparation, la haine. Il a voulu ainsi à partir du juif et du païen, créer en lui un seul homme nouveau, en établissant la paix, et les réconcilier avec Dieu tous les deux en un seul corps au moyen de la croix. Là, il a tué la haine. Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez loin, et la paix à ceux qui étaient proches.* » (Ep 2, 14-17)

Dans quelques jours, Pâques ! Dans la nuit, le cierge pascal s'avancera, trouant les ténèbres. Oui, Christ est vraiment ressuscité ! Il est vainqueur. Tout est accompli. Le grand retournement a lieu. Non plus « *Convertissez-vous et croyez* », mais : '**croyez et vivez en enfants de lumière !** Croyez et changez de vie, ne vivez plus comme avant.'

Vainqueur du mal, le Ressuscité est l'espérance du monde, « *le chemin, la vérité, et la vie* » de ceux qui acceptent de se mettre à sa suite. Qui passe la mort avec Jésus reçoit de vivre dans la lumière de sa victoire définitive sur le mal et sur la mort.

On le voit. Nous avons changé de commencement. Précisons.

III. Au commencement, l'amour créateur de Dieu.

Le mal ne fait pas partie du projet de Dieu.

Si le mal n'était qu'une question de morale, le stoïcisme et les prouesses de la vertu y suffiraient. On l'a compris, la question pour nous n'est pas morale, c'est **une question de destinée**. Le mal prétend détourner l'homme de sa vocation qui est de se tourner vers Dieu, d'aller vers Dieu, de devenir fils de Dieu. L'affrontement au mal n'est pas d'abord une affaire d'éthique mais de destinée. La véritable perversité du mal réside donc dans un détournement. Le mal est une perte : en faisant le mal, l'homme désorienté perd les chemins de sa vocation, il est « perdu » au sens fort. Son malheur est dans cette formidable erreur de destinée.¹

Le mal n'a son origine ni en Dieu ni en l'homme.

Le chapitre 1 du livre de la Genèse lu sous la lumière du cierge pascal nous le dit : le mal est une surprise, il n'était pas prévu par Dieu. Dans le plan de la création, le mal n'a aucune place. En créant le monde, les luminaires, les animaux, les plantes, Dieu s'exclame chaque fois, ravi « Que c'est bon ! » Et il se trouve soudain stupéfait en constatant qu'Adam se cache. « *Adam, où es-tu ?* » « *Eve, qu'as-tu fait ?* ». Dieu descend pour voir la tour de Babel et s'étonne. Le mal n'entre pas dans la logique de Dieu.

Mais le mal n'entre pas non plus dans la logique de l'homme. Le serpent prend Eve par surprise et elle s'étonne de cet imprévu. Troublée, trompée, elle consent au mal, mais reste que le mal l'a précédée et séduite. Le mal l'a tentée.

De ce double constat, la surprise de l'homme et la surprise de Dieu, concluons quelque chose de décisif : le problème du mal n'est pas d'abord celui d'une culpabilité, mais celui d'un accident, d'un malheur. Le mal n'appartient ni à Dieu ni à l'homme. Ni l'homme ni Dieu n'en sont l'origine. Ce serpent de malheur demeure une énigme. Il arrive à l'homme quelque chose.

Voir le mal comme un désastre avant de le voir comme une culpabilité permet d'emblée de penser la liberté et la responsabilité comme capacités de combattre le mal. Cette déculpabilisation libère l'homme pour la lutte. Car il est victime avant d'être coupable. La question est : comment agir et réagir ? Que faut-il faire pour s'en sortir ? **Une responsabilité de salut supplante toute fatalité de perte.** Ce renversement est capital.

¹ On trouvera un développement de cette idée dans le livre d'Adolphe Gesché, *Le Mal*, Coll. Dieu pour penser I, Cerf, 1993, p. 47-77

Si le mal n'est pas premier, si je ne suis pas le mal, je ne suis donc pas mauvais. Rappelons qu'au moment de la création, tout est déclaré bon, tout... sauf l'homme. L'homme et la femme ne sont pas créés bons, ils ne sont pas déclarés mauvais non plus. Ils sont créés LIBRES. Libres et responsables. Voyant tout ce qu'il avait fait, - un homme et une femme libres dans une création bonne – Dieu trouve que c'est « *très bon* ».

Il n'y a donc pas de perversité immanente à l'homme. Chacun de nous peut expulser le mal dans le lieu qui est le sien = le lieu du mauvais. Qu'il retourne à la mer ! Le mal n'est pas de ce monde il y est entré, venant d'ailleurs. D'où ? Nul ne le sait. Ignace dit qu'il y a une hétérogénéité du mal par rapport à l'homme : « *Je suppose qu'il y a en moi trois sortes de pensées: les unes, proprement miennes, naissent de ma volonté et de ma liberté ; les autres viennent du dehors et ont pour principe le bon ou le mauvais esprit.* » (Ex 32) Le mal ne vient pas de l'homme. Il est chez l'homme une adhésion à quelque chose qui le provoque et le tente. Le mal ce n'est pas moi, c'est le serpent. Je peux, hélas, y consentir mais si je peux y consentir, cela signifie aussi que je peux l'expulser, y renoncer. Le mal radical peut et doit être combattu, puisqu'il vient à moi comme un adversaire. La prière chrétienne n'est plus alors « *Seigneur, sauve-moi de moi-même* », mais : « *Seigneur, sauve-moi de tout ce qui m'empêche d'être moi-même* ». Moi-même... Mais qui suis-je ? Quelle est ma vocation d'homme ?

Le projet de Dieu : une humanité à son image, une dans son Fils.

Pour penser la destinée de l'homme, il faut regarder son origine. On parle de 'péché originel', oui, certes, il y a un mal structurel, une mondialisation visible du péché qui précède tout homme à sa naissance. Mais bien plus originel que le péché, nous confessons l'amour créateur originel de Dieu. Le Père crée l'homme en regardant son Fils et en mettant en lui son souffle, son propre Esprit. L'homme reçoit la capacité d'aimer comme Dieu aime. Dieu crée une humanité plurielle capable de s'entendre, de faire alliance, de ne faire qu'un comme le Père et le Fils ne font qu'un. Le dessein originel de Dieu est de rendre toute l'humanité participante de sa vie divine.

Qui nous révèle cela ? Le Christ. Il est né, il est venu dans le monde nous révéler notre vocation de fils, dit l'Écriture. « *Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu* », répète saint Irénée. Et saint Paul : « *Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus Christ, nous a choisis en lui, avant la fondation du monde, pour que nous soyons saints et irréprochables... Il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus Christ.* » (Eph 1, 4). Avons-nous bien entendu ? « Avant la fondation du monde », ce qui veut dire que, depuis toujours, nous sommes présents à la pensée de Dieu créateur. « *L'origine de l'humanité n'est, en sa profondeur, marquée d'aucune condamnation. En rigueur de termes, il n'existe pas de péché d'origine, mais une grâce d'origine* ». ² Ce qui est premier, ce n'est pas le péché, c'est l'amour.

Qu'est-ce que le péché ?

Le péché ne fait donc pas partie de la définition de l'homme. Le péché, c'est le malheur qui arrive à l'homme chaque fois que celui-ci se détourne de Dieu, chaque fois qu'il choisit de tourner le dos au projet originel de Dieu. Pour notre bonheur, le Fils de Dieu est descendu dans notre malheur pour nous faire remonter avec lui vers la vie abondante de Dieu. Il aurait pu abandonner son projet, mais non. « *alors même que nous étions pécheurs, Dieu a persisté dans son projet, un projet plus originel que le péché, de nous faire partager en Jésus sa communion trinitaire. Et à cause du péché, le Christ, prévu de toute éternité pour nous diviniser, a pris sur son dos, avec sa croix, le poids de nos refus.* » (Jean-Noël Bezançon)

Qu'effectue le baptême ? A la veillée pascale toute proche, des centaines de catéchumènes adultes vont plonger dans le Christ, être incorporés à lui et, du fait de cette descente dans sa mort et sa résurrection, ils seront arrachés au péché, désolidarisés du mal. Le catéchisme de 1947 disait cela, mais en sens inverse : « *Le baptême efface le péché originel, il nous délivre du mal et nous fait*

² François-Xavier Durrwell, Le Père, Cerf, p. 31.

enfants de Dieu ». Cette définition reste vraie. Mais au-delà d'une chronologie apparente, on peut préférer l'autre ordre qui fait apparaître clairement en premier la logique du salut originel donné par Dieu dans le Christ : le baptême nous fait enfants de Dieu et de l'Église, il nous greffe sur Jésus Christ, et, en conséquence, le mal ne peut plus rien contre nous. Le Christ vainqueur du mal et de la mort par sa résurrection nous arrache au mal et nous délivre du péché originel. « *Pour découvrir que le péché est mortel, il faut avoir d'abord découvert que Dieu est vital* » (Jn Bezançon)

Mais voici une nouvelle question

Si dans le Christ ressuscité, l'homme est déjà vainqueur, alors, pourquoi le combat continue-t-il ? Dans l'Église primitive, le catéchumène baptisé était enduit d'huile sur tout le corps, pour signifier que Satan ne pouvait plus entrer en lui, qu'il glisserait et resterait bouté dehors. Pourquoi le mal continue-t-il pourtant de s'emparer de nous et de ravager le monde ? Comment l'homme sauvé dans le Christ peut-il faire face au mal et au péché ? Vainqueur, vraiment ?

IV. La vie chrétienne s'inscrit dans le combat de Jésus vainqueur.

« Dans les pages finales de la première édition de son livre sur les origines du totalitarisme, Hannah Arendt désigne par le mot *ressentiment* la disposition affective caractéristique de l'homme moderne. Ressentiment contre tout ce qui est donné, même sa propre existence ; ressentiment contre le fait qu'il n'est pas le créateur de l'univers, ni de lui-même. Poussé par ce ressentiment fondamental, l'homme moderne proclame ouvertement que tout est permis, et il croit secrètement que tout est possible. *Tout est possible* : cet axiome révélait sa puissance dévastatrice dans les crimes perpétrés au nom de l'humanité universelle comme dans ceux qui ont servi à justifier l'idée d'humanité supérieure. Tirant les leçons de la catastrophe, Hannah Arendt affirme, dans le même texte, que **la gratitude est la seule alternative au nihilisme du ressentiment** »³

Ressentiment ou gratitude ? Si Dieu est premier, si c'est son Amour qui est originel, plus originel que le péché, alors, la reconnaissance doit être première, c'est elle qui ouvre et éclaire le chemin du combat chrétien. Si au contraire, c'est le péché qui est originel, alors, le ressentiment l'emportera.

L'apôtre Paul choisit délibérément la gratitude. Toutes ses épîtres (sauf Galates) commencent invariablement par une action de grâces. Même l'épître aux Corinthiens où pourtant, Paul va vilipender la communauté en proie à de lourdes tentations et à des actes mauvais. « *Je rends grâce à Dieu sans cesse à votre sujet, pour la grâce de Dieu qui vous a été donnée dans le Christ Jésus. Car vous avez été en lui comblés de toutes les richesses, etc.* » (1 Co 1, 4) C'est clair, le chrétien connaît sa véritable origine, l'amour créateur dont il reçoit son identité et sa vocation, c'est pourquoi il est un **homme d'action de grâces**.

« *L'homme est créé pour louer, respecter et servir Dieu* » dit en écho Ignace. C'est le principe et fondement de la vie chrétienne et du combat contre le mal : créés non pas d'abord pour nous battre, ni même pour servir, mais pour louer Dieu... y compris par le service. Y compris quand ça va mal. Je te loue, Père, d'être mon Père, même lorsque je suis vaincu.

Il est bouleversant de voir que **Jésus entre dans sa passion en rendant grâce**. A sa suite, la meilleure arme du chrétien contre le mal est cette confiance de Fils qui le fait chanter l'amour du Père au cœur de la plus rude des batailles.

Avec l'action de grâces, l'étonnement lucide. Enfants de Dieu, nous le sommes, mais pas infantiles. Le Père veut être père d'enfants adultes, qui ne soit pas naïfs. Jésus lui-même est tout sauf naïf et il nous appelle à une grande vigilance. Il ne se fait pas d'illusions sur la propension qu'à l'homme à commettre le mal. Et il s'étonne lui-même. « *... beaucoup crurent en son nom à la vue des signes qu'il opérait. Mais Jésus, lui, ne se fiait pas à eux, car il les connaissait tous, et n'avait nul besoin qu'on leur rendit témoignage au sujet de l'homme : il savait, quant à lui, ce qu'il y a dans*

³ Alain Finkielkraut) *L'humanité perdue, essai sur le XX^e siècle*. Paris Seuil, 1996, p. 159-160

l'homme. » (Jn, 2, 23-25) On connaît la stupeur d'Hannah Arendt au procès d'Eichmann, à Jérusalem, à la fin de la guerre. Elle s'attendait à voir un ignoble meurtrier, et elle découvre un homme tristement banal, un père de famille ordinaire et tranquille dont personne ne soupçonnerait qu'il a été le bourreau inhumain que l'on sait. Ou encore, au Cambodge, lors du récent procès de Duch, ce tortionnaire nommé 'maître des forges de l'enfer' pendant le génocide. « *J'ai vu qu'il n'était pas un monstre, mais seulement un être humain qui avait commis des choses monstrueuses,* » a dit le journaliste Ritty Panh.

En cas de chute, ne cédon pas au découragement, une des armes préférées du malin. La foi, l'action de grâces, la connaissance de notre origine nous protègent du désespoir. Nous sommes enfants de Dieu et nous le sommes vraiment ! Au fond, le combat contre le mal n'est pas le nôtre, c'est celui de Dieu. Le Christ n'est pas seulement un modèle à suivre ; **il est le Sauveur du monde. Il est le Ressuscité qui met en nous sa force de résurrection** pour nous faire traverser et vaincre avec Lui toutes les formes du mal. Il nous remplit de son Esprit. « *Sans le sang du Christ, nous ne serions qu'une O.N.G. compatissante* » dit le pape François. Avec saint Paul, confessons : « *Je puis tout en Celui qui me rend fort* ». Ou encore : « *Je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur, le connaître, lui, avec la puissance de sa résurrection et la communion à ses souffrances.* » (Ph 3) Le chemin, Jésus nous l'a montré, c'est le chemin des Béatitudes, non comme une charte éthique à pratiquer à la force du poignet, mais une expérience pascale du Christ ressuscité en nous : lui, le pauvre de cœur, nous enrichit de sa pauvreté ; lui le combattant pour la justice, le miséricordieux, l'homme au cœur pur met en nous son Esprit de vie.

Et lorsqu'à certains moments, on se sent vaincu, il reste la communion au Christ de la passion. Le Père nous fait la grâce de nous mettre avec son Fils souffrant. Mystérieuse communion. Ne pas lâcher la main du Christ ressuscité. Au camp de Westerbork, une jeune femme juive patageait dans la boue. Dans sa résistance tragique au mal nazi, Etty Hillesum comprit que Dieu ne pouvait plus venir en aide à son peuple martyrisé, alors, elle décida elle, de venir au secours de Dieu. A la suite de cette femme désarmée et très douce, nous pouvons nous aussi, dans nos épreuves, dire au Christ, comme elle, humblement : « *Je vais tâcher, Seigneur, de ne pas te laisser t'éteindre en moi* ».

Conclusion

Le mal reste une énigme. Ne perdons pas de temps à essayer de la résoudre. Le mal, nous en faisons l'expérience, une expérience mortifère. Ne le laissons pas nous fasciner. Nous savons que son chemin est un chemin de mort. Osons le dire aux jeunes qui hésitent.

Quelques jours avant sa mort, le père jésuite, Jean Althabegoïty, s'étonnait : « *Partout où Jésus est écouté, le mal recule. Pourquoi est-il si peu écouté ?* » N'essayons pas de vaincre le mal par nous-mêmes, par la seule raison ou le courage. Revêtons-nous du Christ, de son humilité victorieuse, et engageons-nous, battons-nous, les yeux fixés sur le Ressuscité qui nous précède en Galilée.

Nous voilà à la veille de la semaine sainte. Le cierge pascal déjà avance dans la nuit. C'est le Ressuscité qui nous appelle, c'est le Crucifié que nous suivons. Comme chaque année, à la veillée pascale, nous dirons trois fois : « *Je renonce au mal, et à tout ce qui conduit au péché* ». Sur ce chemin de la renonciation à la profession de foi, je vous souhaite ce soir, déjà, une belle fête de Pâques !

Isabelle Parmentier

Nantes, le 21 mars 2013